

PRIX ARTAIÏS JEUNE CRÉATION
8 PORTRAITS D'ARTISTES
ENTRETIEN AVEC ÉMILIE RENARD
EXPOSITIONS
PRIX D'ART CONTEMPORAIN
ÉVÉNEMENT AKAA « ALSO KNOWN AS AFRICA »

LES TANNERIES
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

Amilly
Villes & Arts

OUT OF SPACES

MARIE LELOUCHE

18 DÉC. 2021
27 FÉV. 2022

Centre national du cinéma et de l'image animée
Centre Val de Loire
Loiret
Région Centre-Val de Loire
Fédération Montargoise
FONDATION PATRIMOINE
FONDATION TOTAL

UNION EUROPÉENNE
Fonds Européen de Développement Régional

VISUEL : MARIE LELOUCHE, OUT OF SPACES, 2021, VISUEL DE RECHERCHE (DÉTAIL) / COURTESY DE L'ARTISTE / © MARIE LELOUCHE, RIPOU, PARIS, 2021

ARTAÏS
NOVEMBRE 2021-AVRIL 2022
#27

Portraits

- 04. Gabriel Moraes Aquino - Prix Artais Jeune Création
- 06. Sandra Rocha
- 08. Nefeli Papadimouli
- 10. Arnaud Adami
- 12. Esmeralda Da Costa
- 14. Garance Matton
- 16. Laurent Mareschal
- 18. Jérôme Grivel
- 19. Cassandre Cecchella

Expositions en Île-de-France

- 20. Re-cyclage/ Sur-cyclage - Espace Montecristo
- 21. Chourouk Hriech - Les Terrasses de Nanterre
- 22. Rachel Labastie - Abbaye de Maubuisson
- 23. Derek Jarman - Le Crédac, Ivry-sur-Seine

Expositions en régions

- 24. Le Paradis vous donne rendez-vous à Caen
- 25. Totems et cosmos au féminin à Rochechouart

Entretien

- 26. Émilie Renard, directrice de Bétonsalon

Événements

- 28. AKA « ALSO KNOWN AS AFRICA »
- 30. Trois prix d'art contemporain à l'automne 2021

Adhérez à ARTAÏS

Inscription en ligne sur
www.artais-artcontemporain.org

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger. La revue semestrielle, diffusée gratuitement à 2500 exemplaires, est éditée grâce aux adhésions et aux partenaires.

Tarifs adhésion :

AMI 50 euros- BIENFAITEUR 120 euros- DONATEUR 200 euros- MÉCÈNE 500 euros

Déduction fiscale de 66% à partir du tarif Bienfaiteur donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal.

Pour toute question, n'hésitez pas à nous contacter à :
associationartais@gmail.com

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE LA HAUTE-VIENNE
— château de Rochechouart

L'ŒIL DU SERPENT

Du 1^{er} octobre au 15 décembre 2021

avec Carolina Caycedo, Chioma Ebinama, Simone Fattal, Barbara Hammer, Kate Newby, Sophie Podolski et Kiki Smith

Place du château
87600 Rochechouart
Tel : 05 55 03 77 77
fax : 05 55 03 72 40
contact.musee@haute-vienne.fr

www.musee-rochechouart.com

département Haute-Vienne

Directrice de la publication : Sylvie Fontaine - **Contributeurs :** Matthieu Corradino, Françoise Docquier, Sylvie Fontaine, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Angélica Guarda, Sacha Guedj Cohen, Gilles Kraemer, Patrick Ponthier, Maya Sachweh, Laetitia Toulout - **Maquette :** Mariana Hamel

Visuel de couverture : Aristote Mago, *Headache*, Technique mixte, 2019, courtesy Aristote Mago

Visuel de 4e : Prix ARTAÏS : Gabriel Moraes Aquino, *Fortune Coconuts*, détail, Jeune Création, Fondation FIMINCO, 2021

© Gabriel Moraes Aquino

média graphic

Estampiller vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube



GABRIEL MORAES AQUINO - Prix ARTAÏS Jeune Création

Lors de l'édition 2021 de Jeune Création, ArtAïS a décerné pour la première fois un prix (un article dans la revue et une visite d'atelier pour collectionneurs et professionnels de l'art), dans la continuité de son soutien constant des artistes émergents. Notre jury, composé de trois

membres d'ArtAïS (Sylvie Fontaine, Marie Gayet et Maya Sachweh) a choisi à l'unanimité Gabriel Moraes Aquino, né en 1994 à Rio de Janeiro et diplômé de l'ENSBA Paris, pour la lecture à plusieurs niveaux et l'inventivité de son installation multidisciplinaire.



Vue de l'installation *Fortune Coconuts* à Jeune Création, Fondation FIMINCO, 2021 © Gabriel Moraes Aquino

Après une double formation en communication visuelle et arts plastiques au Brésil, Gabriel a décidé en 2017 de venir en France, non pas dans un but précis, mais suite à un concours de circonstances et de rencontres. Un peu au hasard, il a tenté l'admission aux Beaux-Arts de Paris, avec succès. Il a intégré trois ateliers qui l'ont profondément marqué de par leur diversité d'approche et d'interaction avec le monde, ceux de **Nathalie Talec**, **Emmanuelle Huynh** et **Abraham Cruzvillegas**. Ce dernier a fini par devenir un bon ami et un exemple en tant qu'être humain et artiste auquel il se réfère volontiers, notamment pour sa définition d'un art « convivial », un élément essentiel de son travail.

L'installation *Fortune Coconuts*, présentée à l'exposition Jeune Création à la Fondation FIMINCO, est un condensé de sa pratique qui associe la photographie, la vidéo, les objets faits main, l'écriture, la performance et surtout la rencontre et l'échange avec le public. On y retrouve la référence à ses racines, son goût pour les voyages et découvertes d'autres cultures, comme la Chine, mais aussi la France qui était pour lui « terra incognita » et source d'étonnements.

Tout est parti du constat de l'incongruité de la présence de palmiers en France, plantés dans des endroits inattendus, parfois même énigmatiques, devenant ainsi symboles d'exotisme, du désir d'ailleurs, du paradis. Gabriel Moraes Aquino a parcouru la France en train, à vélo et à pied pour traquer ces arbres (environ 60 à ce jour) dans des environnements improbables, mais correspondant bien aux clichés européens d'univers exotiques, et les photographier avec sa caméra argentique. Il a choisi de les imprimer en négatif sur de grandes plaques de plexiglass enchâssées dans des portants métalliques qui donnent à voir l'envers du décor : les projecteurs et « les ficelles » de l'artiste, créant ainsi une double transparence qui souligne leur caractère fantasmagorique.

Une des vidéos insérées dans le dispositif retrace ses pérégrinations à la recherche de ces palmiers « perdus ». Une voix off féminine énonce des questions qui nous renvoient directement à l'autre partie de l'installation.

Tous les palmiers ne sont pas des cocotiers qui poussent essentiellement dans les pays tropicaux et produisent les noix de coco, fruits exotiques par excellence. Pour nous Européens,

la noix de coco est surtout associée à la chair blanche et laiteuse à l'intérieur de sa coque. C'est à cet imaginaire que l'artiste s'est référé en confectionnant des simulacres de ces fruits. Pendant trois mois de confinement en déconfinement, il a cousu une centaine de « noix » en coton brut auxquelles il a attaché une feuille découpée dans du papier de riz. Sur chacune, il a inscrit à la main une question, tantôt liée directement à la thématique du palmier, tantôt à des questionnements plus généraux tels le sens de la vie, l'intimité, le futur, ...

Le titre *Fortune Coconuts* évoque évidemment les « fortune cookies » bien connus dans les restaurants chinois. Contrairement à l'idée reçue, ceux-ci ne sont pas de tradition chinoise, mais un produit purement américain, né du métissage entre culture occidentale et orientale.

Ils sont en quelque sorte un détournement populaire et commercial d'une véritable tradition chinoise, le Yi-Jing, livre ancestral de pratiques divinatoires. Pendant toute la durée de l'exposition, l'artiste a invité les visiteurs à prendre les noix de coco dans la main et à jouer avec lui à répondre aux questions en appliquant les règles du Yi-Jing dont les propositions sont plus de caractère métaphysique que personnel. L'installation est ainsi devenue un lieu de communion et de rêves partagés, de conversations et de discussions.

L'aspect participatif et convivial est primordial dans le travail de Gabriel. Il ne concerne pas seulement le public, mais plus encore les personnes impliquées dans le processus de création. Comme

dans son projet d'actions-performances au long cours *Friendly Haircut*, entamé en 2018 en France et poursuivi en Chine et au Portugal. Dans son enfance, son père l'amenait périodiquement chez le même coiffeur de quartier pour se faire raser les cheveux « dans les règles ». Ce rituel, qu'il n'avait jamais remis en question alors, a pourtant laissé des traces : peut-être une forme d'angoisse (en psychanalyse, couper ou raser les cheveux est symbole de castration) qu'il essaie d'exacerber en offrant à d'autres des coupes de cheveux « amicales » et gratuites. Le principe est d'établir une histoire entre deux personnes à travers un échange intime. Pendant que l'artiste coupe les cheveux, la personne réalise une action concomitante comme fumer des cigarettes, regarder un match de foot, chanter une chanson, lire un livre... La symbiose entre les deux personnes est traduite dans la photographie finale avec l'artiste posant ses mains sur les épaules de son « cobaye » consentant.

Depuis septembre 2021, Gabriel Moraes Aquino a intégré la résidence de la Fondation FIMINCO à Romainville. Nul doute qu'il profitera de cette année pour poursuivre des projets participatifs avec la population locale et le public.

Maya Sachweh

Fondation FIMINCO
43, rue de la Commune de Paris,
Romainville



Friendly Haircut, Alice, Arthur, Kensa, Xiaboja, 2018 – 2021 © Gabriel Moraes Aquino

SANDRA ROCHA - Le moindre souffle

Sandra Rocha, née en 1974 aux Açores, vit aujourd'hui à Paris. C'est au Centre Photographique d'Île-de-France qu'elle présente *Le moindre souffle*, sa première exposition personnelle en France, sous le commissariat de Fannie Escoulen et de Nathalie Giraudeau.



Vue de l'exposition *Le moindre souffle* au CPIF - De l'ensemble Iphis, 2014-2020

Tu es née dans une île et après une quinzaine d'années à Lisbonne, tu habites Paris depuis 8 ans. Pourtant, malgré ton vécu urbain, l'environnement insulaire est déterminant dans ton œuvre...

Mon travail part d'un principe très simple : photographier quelque chose qui soit ressenti comme naturel – des animaux, des végétaux, des micro-organismes, des phénomènes physiques ou atmosphériques...

Je place très souvent l'humain dans un environnement où il tisse des liens avec le vivant. Les Açores sont un terrain parfait pour donner corps à cette approche du travail. Fort de lieux qui me sont familiers, de leur beauté et de la diversité de leurs expressions spectaculaires, l'archipel, empreint de volcanisme, est pour moi un terrain de travail formidable. Les eaux chaudes, colorées par le fer et mélangées aux eaux froides, les geysers qui éclatent dans des petites vasques fumantes, les fumerolles, les étendues de boue brûlante sont des décors où l'exotisme perce au travers des différentes espèces de plantes vertes.

Ma première monographie, *Anticyclone*, annonçait dès 2010 mon retour à mes origines, aux territoires de mon enfance et de mon adolescence. J'entretiens avec l'île Terceira, en particulier, un rapport utérin, intense. Sur cette île je retrouve des liens affectifs, mes mémoires et celle de ma famille...

Cette nostalgie, diffuse mais constante dans mon œuvre, se

traduit par mon « hyper attention » à la fragilité et à la beauté des lieux, des choses et des gens.

Ton exposition au CPIF nous renvoie à un monde de quiétude où tout peut, à tout moment, se métamorphoser... Quelle en est la genèse ?

Ce projet a pris forme pendant les premiers mois du confinement en 2020, marqués par l'incertitude collective et l'angoisse de l'humain face à ses fragilités. Nous sommes tous issus de cette matrice terrienne, mais qu'en avons-nous fait ? Avec l'emprise de l'homme sur la nature, notre civilisation nous garantira-t-elle l'harmonie entre les espèces ?

Par moments, en raison des effets psychologiques de la pandémie et des lectures qui m'ont accompagnée pendant cette période, j'ai cru à un renouvellement possible, qu'il nous resterait toujours *Un moindre souffle*... qui est d'abord le titre d'un magnifique texte de Jean-Christophe Bailly. Il nous raconte deux expériences qui démontrent que le néant n'existe pas, qu'il ne nous sera jamais accessible car la vie ne peut disparaître. Le texte *L'oiseau blanc* de John Berger nous présente l'art comme une réponse organisée à ce que la nature nous permet parfois de pressentir.

Enfin, dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, la nature n'est pas qu'un

cadre ou un décor. Au contraire, les humains y deviennent des animaux, des végétaux ou des minéraux, selon les punitions ou les récompenses décidées par les dieux. L'idée de *Métamorphose* chez Ovide est liée à une hiérarchie du pouvoir et la cruauté des actes nous fait réfléchir à des thèmes d'actualité, comme la violence faite aux femmes ou aux homosexuels. Malgré la beauté du monde tout va mal...

Et c'est bien pour cela que, même si au premier abord on décèle sur mes images beauté et harmonie, on peut aussi y déchiffrer l'inquiétude d'un monde à venir. La beauté n'y est qu'un monde de paix apparente ouvert à toute transformation.

Ce n'est pas ta première exposition individuelle. Cependant, tu nous disais que celle-ci a pour toi un goût spécial... Pourquoi ?

D'abord, parce que c'est mon premier solo dans une institution en France ! En dehors de mes trois monographies éditées chez Loco, le public français n'a pas encore eu l'occasion de découvrir les autres médiums développés dans mon travail. Cette exposition en est l'occasion : on y trouve des images fixes et des images en mouvement, dans une rencontre féconde qui nous renvoie à nos états d'âme et à nos souffrances.

Mais ce « goût spécial » vient aussi du fait que j'ai pu donner une forme à ce projet en pleine pandémie. Nous étions partis aux Açores, pour quelques mois, avec ma famille et, de ce fait, l'expérience du confinement n'a pas été dramatique pour nous.

Après l'angoisse initiale que nous avons tous ressentie, je me suis consacrée au travail et à l'écoute des sons de la terre, de la mer et des animaux, « cette communauté surprenante où nous introduit notre corps », pour reprendre les mots de Novalis

Quels sont tes prochains projets ?

D'abord, *Alta Pressão* (Haute Pression), une résidence croisée entre l'archipel des Açores et la Bretagne (Terceira / Ouessant), autrement dit entre moi et François Joncour, un compositeur breton. Le projet est placé sous le commissariat d'Emmanuelle Hascoët et consiste en une installation immersive composée de quatre projections sonorisées. Nous allons la présenter à Brest et aux Açores en 2022.

À mes créations visuelles s'ajoutent les compositions musicales de François qu'il a construites à partir de sons captés sur les deux territoires. Nous sommes partis du mythe de la sirène, une représentation aussi féconde que puissante dans notre rapport souvent contradictoire à l'environnement, et de nos dénis devant l'immense catastrophe à venir.

En parallèle, je me lance dans une autre forme de collaboration, cette fois-ci avec l'architecture. L'Atelier Martel m'a invitée à composer les décors du hall d'entrée d'un immeuble à Boulogne-Billancourt où je vis actuellement.

Entretien réalisé par Angélica Guarda



De l'ensemble *Narcisse et la nymphe Echo*, 2021, courtesy de l'artiste

Sandra Rocha, *Le moindre souffle*

Jusqu'au 19 décembre 2021

Rencontre publique avec l'artiste le 27 novembre

CPIF

107 Av. de la République, Pontault-Combault

NEFELI PAPADIMOULI - Ce qui (nous) fait ensemble

Un passage, formé par deux cimaises de tissu blanc agitées par des mouvements intempestifs provoqués par des performeurs invisibles, peu rassurant pour le visiteur qui le traverse, un immense chapeau qui ne peut être porté qu'à plusieurs, une installation de fils de verre qui nécessite de la parcourir avec précaution, des formes/objets épousant les lignes du corps et dans la rencontre avec l'autre requièrent une attention particulière, une grande « dentelle » nouée à partir d'une multitude de morceaux de tissus et déplacée par le mouvement commun des performeurs. Ce premier inventaire de quelques œuvres de Nefeli Papadimouli donne l'esprit de son travail et combien la dimension participative et la notion du « être-commun » le traversent.



Nefeli Papadimouli, *Espacentres. Imaginons des pas de danse sur cette nouvelle scène du réel*, 64e Salon de Montrouge, 2019, Courtesy de l'artiste

Après des études d'architecture à Athènes, sa ville natale, elle vient à Paris pour entrer à l'École des Beaux-Arts, dans les ateliers de Eric Poitevin puis de Michel François dont elle sort diplômée en 2016. Nefeli Papadimouli fait partie de cette génération de jeunes artistes grecs qui ont été affectés par la crise sociale dans leur pays. Nombreux ont commencé à agir, réfléchir ensemble, faisant entendre un « nous » plus qu'un « je », n'imaginant pas toujours un « vous », car avant tout il s'agissait de créer, en énergie connectée. Pour elle qui cite volontiers Claire Bishop, Giorgio Agamben, Jean-Luc Nancy ou encore Judith Butler, des notions comme prise de conscience, doute, relations humaines, collectif, partage et empathie ne sont pas des mots en l'air mais bien des moyens d'envisager des possibilités de coexistence entre l'art, les individus, les objets, le monde végétal, le monde animal...

Au croisement de plusieurs disciplines, sculpture, peinture, installation, performances et vidéos, sa pratique est en perpétuelle évolution et expérimentation, n'hésitant pas à prendre des risques, jamais aussi satisfaite que lorsqu'elle s'est déplacée, a fait « quelque chose que je n'avais jamais fait avant ».

Son premier film *Être forêts* est en ce moment présenté dans

le programme *Archipel* au FRAC Grand Large. On y voit des personnages dans une forêt, habillés d'étranges costumes, vaquant à différentes actions, la principale étant de s'harmoniser dans le mouvement de la dentelle formée en extension de leurs corps. Les costumes, tous cousus par elle, sont présentés sur des portants dans une salle adjacente, et on comprend, après avoir vu la vidéo, pourquoi les morceaux de tissus au sol étaient tachés, montraient les marques d'une utilisation antérieure. Ce sont ceux qui ont été portés par les performeurs dans la forêt. Cette double présentation, installation et film, est l'œuvre à part entière.

Au fil du temps, la couture est devenue plus présente. Ses créations textiles, entre l'accessoire aux proportions démesurées, le costume hyper stylisé ou le vêtement « habitable » se font de plus en plus originales. Pour une artiste architecte, concevoir des habits en les pensant comme des habitats ou des abris, c'est créer des sortes d'architectures mobiles, des espaces-corps en déplacement. Si elle parle de « espace-entre », il y a aussi de l'espace « autre », tel qu'a pu le définir Michel Foucault dans son concept de l'hétérotopie, voire aussi de l'espace « antre », là où peut s'opérer un changement. La manière de positionner

le corps avec la forme est importante, induit une construction de récits, singuliers ou collectifs. Les grands sacs de toile de jute tissés dans lesquels un corps peut se glisser invitent à la mue, une nouvelle éclosion. « Je fabrique des objets pour initier des comportements, proposer des manières pour agir ensemble », mais c'est vers ce point d'équilibre si fragile à ajuster que son travail nous renvoie, tandis que l'on se demande comment, et si, on se transforme au travers de la personne en face. A la suivre, on serait tenté de dire oui.

Nefeli Papadimouli s'inspire de ce qu'elle vit, de ce en quoi elle croit, quitte à changer ce qui était initialement prévu, comme, lorsque pour un projet autour des manifestations, elle transforme des banderoles en vêtements ou en coussins, lorsqu'elle s'aperçoit que les tissus ont été fabriqués en Chine, pays où justement tout mouvement social est réprimé. Intègre jusqu'au bout. La dentelle, elle la découvre tandis qu'elle est à Calais, ville où elle passe le premier confinement, arrivée en résidence peu de temps avant, et l'intègre dans ses créations.

Si elle donne à d'autres la possibilité de s'exprimer en performant des œuvres réalisées à cet usage, sa performance à elle est à l'atelier (en ce moment à la Cité internationale des arts), seule, où elle passe beaucoup de temps, attentive au détail, à l'étoffe qui sera cachée, à « ce que l'on ne voit pas » ; un temps du travail corollaire au temps du regard qui sera porté sur l'œuvre.

Sa prochaine exposition *Milieu mouvant* à la Pal Project met en mouvement des grands éventails, que l'on imagine déjà soulever l'air et les couleurs, dans cet espace intermédiaire où sa pensée danse, et la nôtre avec.

Marie Gayet



Être forêts, Installation Costumes, 2021, frac grand large, photo Salim Santa Lucia

Archipel - quatre résidences, mille expériences,
jusqu'au 2 janvier 2022
Frac Grand Large - Hauts-de-France, Dunkerque (59)

Milieu mouvant (exposition personnelle)
du 20 novembre au 18 décembre 2021
PAL Project, 39 rue de Grenelle, Paris 7e



Vue générale exposition *Build The World of The You* - ACTE, Le Concept - École d'Art du Calaisis, Calais, 2020., Courtesy de l'artiste

ARNAUD ADAMI - Ultra moderne précarisation

Véritable révélation à Art Paris (focus Hervé Mikaeloff) alors qu'il est encore étudiant aux Beaux-Arts de Paris, Arnaud Adami n'était pas au départ destiné à une carrière artistique. Après un bac technologique, qu'il finance par un emploi dans une usine de colis postal, il décide de tenter une classe préparatoire à Châteauroux, un pari qui s'avère décisif. Puis il intègre successivement les écoles des Beaux-Arts de Bourges et de Paris dans l'atelier de Nina Childress. Je le rencontre à l'incubateur Poush qu'il rejoint avec l'artiste Dhewadi Hadjab, rencontré aux Beaux-Arts de Bourges.



Arnaud Adami, *Sans titre*, 2020, courtesy de l'artiste

Il n'est pas livreur lui-même alors que ce sujet, omniprésent dans ses toiles, pourrait le faire croire. Ce sont les travailleurs invisibles de notre société capitaliste globalisée auxquels il souhaite redonner une humanité. La question du vêtement et sa connotation socio-culturelle l'intrigue et le motive tout particulièrement. « Quand je parle de mes livreurs, je parle de leurs costumes. Leur métier est souvent autre mais dès qu'ils revêtent cet habit, ils revêtent un rôle social » résume-t-il. Comme deux univers étanches qui se croisent, à l'image de son parcours, entre l'usine et le monde de l'art. Une dualité où la question du symbole permet ce point de bascule comme le décrit le philosophe et critique d'art américain Arthur Danto qu'il cite.

Autre source d'inspiration majeure, le photographe allemand

August Sander et sa classification sociologique, à laquelle il se réfère quand il commence à représenter ses camarades manutentionnaires dans différentes usines de la région de Bourges. C'est en arrivant à Paris qu'il réalise que ces livreurs à vélo sont les nouveaux visages de ce monde prolétaire 2.0. Le témoignage de Jules Salé dans le livre « L'exploitation à la cool » publié en mai 2020 rejoint ce réalisme brutal mais aseptisé qu'il traque dans les moindres détails et accessoires, l'ubérisation fonctionnant par des codes immédiatement reconnaissables.

Les grands thèmes de l'histoire de l'art, comme la chute d'Icare, l'ont précédemment conduit à imaginer cette série de livreurs Deliveroo abandonnés et prostrés dans la neige ou percutés dans leur course folle. Cette codification pyramidale de la



Arnaud Adami, *Sans titre*, 2020, courtesy de l'artiste



Arnaud Adami, *Sans titre*, 2020, courtesy de l'artiste

peinture française classique se retrouve dans le portrait d'un autre livreur dont la silhouette en pied renvoie directement au costume de sacre du roi Louis XIV par Hyacinthe Rigaud, conservé au Louvre.

La nature morte et la scène de genre flamande l'inspirent également beaucoup, comme dans cette œuvre en préparation où une veste orange fluorescente de l'entreprise de livraison « Just Eat » a été jetée au sol d'un intérieur bourgeois, contradiction qui interpelle d'autant plus. Il avait déjà soulevé cette dichotomie avec le portrait du livreur Deliveroo réalisé dans le bureau de Jean de Loisy, comme il me le confie, alors que ce livreur est étudiant aux Beaux-Arts de Paris. La toile a immédiatement trouvé preneur à Art Paris. Une dérive fictionnelle qu'il pousse jusqu'à représenter une femme livreuse alors qu'elles ne sont pas nombreuses dans ce métier et qui, de plus, serait voilée.

Sa méthode consiste d'abord à des mises en scène très contrôlées qui donnent prétexte à des photo-montages avant de passer à la peinture en tant que telle. Entre plaisir du détail et plaisir du geste, il alterne petit et grand format.

Sa prochaine recherche, après les bouchers de Rungis qui penchent du côté de Rembrandt ou de Chaïm Soutine ou les livreurs, concerne les éboueurs de Paris avec leurs tenues aux couleurs fortes, prétextes à d'autres recherches autour des opposés chromatiques. Cherchant à s'inscrire dans son époque, il reproduit ces effets fluorescents et flashes que l'on retrouve dans ces compagnies globalisées, soulignant leur omniprésence dans notre quotidien, à tel point que la mode a jugé bon de s'en emparer à son tour. L'artiste ne revendique pas un message anticapitaliste et évoque plutôt des codes inconscients qui interviennent dans ses choix de motifs et de composition.

Il n'est pas encore représenté en galerie, préférant temporiser et prendre une certaine distance, pouvant enfin se dédier exclusivement à sa passion la peinture, et en vivre.

Marie de la Fresnaye

Ecoute voir, exposition collective
Théâtre des Expositions, Saison 2, Acte 1
jusqu'au 21 novembre
Beaux-Arts de Paris
13 quai Malaquais, Paris 6e

Natures mortes, exposition collective
du 18 novembre au 24 décembre 2021
Galerie Valérie Delaunay
42 rue de Montmorency, Paris 3e

L'Enfer, exposition collective
du 27 novembre 2021 au 22 janvier 2022
Galerie Sabine Baysali
99 rue du Temple, Paris 3e

ESMERALDA DA COSTA – Apokálupsis

Du fond des âges nous parvient une rumeur terrible. Une de celles auxquelles on ne croit guère, mais sait-on jamais... En substance, elle nous annonce la fin des temps, le Jugement dernier, la catastrophe finale. À l'origine de ce récit, l'Apocalypse, dernier livre de la Bible, apport tardif au Nouveau Testament attribué à Saint Jean. Suite à une résidence au Repaire Urbain d'Angers, Esmeralda Da Costa propose une interprétation contemporaine de la Tenture de l'Apocalypse, mise en image tapissée du récit de la fin du XIVe siècle, joyau du Château d'Angers.



Apokálupsis, vue de l'exposition au RU, Angers, 2021 ©Esmeralda Da Costa

En grec ancien, « apokálupsis » signifie dévoilement. Tel un lever de rideaux sur les malheurs de ce monde ou la révélation optimiste de leur résolution ?

En octobre 2021, nous reprenons notre souffle après une longue période d'isolement nourrie de craintes Post-Covid, au-devant du "monde d'après" ? Étonnamment s'est fait sentir au cours des derniers mois une apathie générale, une paralysie du bonheur jusque dans ses échos. Un arrêt sur image. Lorsque le voile se lève, s'opère un retour vers l'autre qui se veut pourtant inquiet ou au moins timide. Comment réussir à réactiver nos liens gelés ? Accueillir à nouveau la proximité, se mettre en mouvement, aller à la rencontre. Esmeralda Da Costa a appréhendé sa résidence de création avec cet élan.

Depuis ses débuts, sans se détourner de l'autre, l'artiste interroge le monde à travers le corps individuel. Son propre corps, elle l'a mis en scène, lui conférant le rôle d'intercesseur, vecteur d'une histoire, d'un récit transgénérationnel, réceptacle et transmetteur d'un héritage lointain qu'elle approche, transforme et transpose dans ses œuvres.

Situons-nous dans le présent. Esmeralda Da Costa arrive à Angers en juin 2021, en tant qu'hôte, empreinte de la double

signification de ce terme. Lauréate de la première édition de la résidence arts visuels au RU, elle y est accueillie chaleureusement. Instinctivement, pour contrer un souvenir de vie trop confinée, elle offre en échange une généreuse ouverture à son projet. Apokálupsis naît de ce mouvement alternatif.

Dans une démarche participative et collective, elle a pensé de réels tableaux vivants, mettant en scène Angevines et Angevins, de tous corps de métiers, rencontrés dans les rues de la ville. Avec l'artiste, s'est ouvert à elles/eux un champ particulier : celui de son appareil photo et celui de sa recherche afin de relier le récit et les images du XIVe siècle à notre époque et notre vécu.

Elle a recréé certaines scènes de la tenture de l'Apocalypse pour en faire des allégories de notre société et de ses enjeux : le drame écologique, la résistante domination du « mâle », les attentats, la pandémie. Non sans un trait d'humour, une mise à distance s'est opérée grâce à la caméra, dans l'accentuation d'un décor scénique précis et symbolique, imaginé et produit dans sa globalité par l'artiste. La couleur revient à grand pas, pleine de vie, et laisse même penser qu'en miroir, la tenture conservée dans une galerie sombre du Château d'Angers et ternie depuis son origine en 1380, retrouve aussi de l'éclat.

Ces tableaux vivants sont des créations hybrides, entre peinture et théâtre. Les images de l'artiste s'inspirent d'une narration fictive, pourtant elles reflètent la réalité car tous les éléments présents sont authentiques. Les images trouvent leur force dans une pantomime qui résume à elle seule l'intrigue l'ayant inspirée et immortalisée par l'instant photographique.

Pour ce projet, fidèle à sa pratique, Esmeralda Da Costa a dirigé et fixé les corps dans l'image. Son exposition s'est construite autour de grandes scènes photographiques et installations. Le montage s'impose de manière évidente en regard de la tenture de l'Apocalypse : une histoire morcelée en 140 panneaux, dont certains auraient été perdus, parts de récit oubliées. L'artiste se détourne de la trame narrative originelle et écrit une histoire nouvelle, non pas à lire mais pour y déambuler. La composition des fragments choisis donne lieu à un montage quasi cinématographique, le regard et ses déplacements servent la relation à l'œuvre. La sculpture et le son viennent compléter la proposition et offrent d'autres perspectives de parcours.

De cette façon, Apokálupsis devient « hôte », une invitation à la rencontre.

Avec cette exposition, Esmeralda Da Costa dessine les pistes d'une véritable poétique du lien. Elle interroge les corps, leur apparence et leur communication non verbale dans un monde qui réfléchit ensemble, à l'après et l'ailleurs.

Sacha Guedj Cohen



Fragment de la tenture de l'Apocalypse d'Angers, le naufrage ©Esmeralda Da Costa

Apokálupsis

Jusqu'au 31 décembre 2021
RU Repaire Urbain
35 boulevard du Roi René, Angers



Cavalerie urbaine (détail), 2021 ©Esmeralda Da Costa

GARANCE MATTON – À la recherche des espaces intermédiaires

Garance Matton, diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2017, a commencé par étudier le dessin et la photographie avec Michel François, avant de s'orienter définitivement vers la peinture en intégrant l'atelier de François Boisrond. Elle travaille aujourd'hui chez Poush Manifesto – où elle a exposé dans le cadre d'un accrochage collectif imaginé par Hervé Mikaeloff sous le titre *L'Écume des songes*.

Ses peintures empruntent aux Primitifs italiens la représentation des objets en perspective non linéaire, à Matisse ses couleurs pures et lumineuses, aux Surréalistes la mise en présence d'objets hétéroclites, au Pop Art les collages – qui rappellent aussi les images digitales hybrides de l'art post-internet. Elles traduisent une perception émotionnelle et subjective des choses, qui ne s'accorde pas avec les règles de la perspective classique, linéaire, albertienne. Car même si cette dernière place

le sujet au centre de la toile, en organisant les objets autour de l'observateur – comme le souligne Erwin Panofsky –, elle les éloigne en vérité, pour la plupart, de la portée de ses capacités d'empathie. Afin d'augmenter leur surface de contact avec notre sensibilité, Garance les inscrit dans une perspective cavalière, qui déploie sur une plus grande largeur les objets situés entre le front et le fond du tableau, et elle renforce leur rendu en créant de nombreux aplats.

Ceux-ci figurent une temporalité fortement comprimée : toutes les formes que l'œil découvre successivement en progressant du proche vers le lointain, notre artiste ne les représente pas dans un dégradé chromatique et temporel continu mais en une synchronie multicolore aux tons soutenus. Un effet qu'elle accentue en plaçant les uns à côté des autres des vestiges du passé et des objets du quotidien ou en parant ses modèles de



Garance Matton, *La Vie Mode d'Emploi*, 2018



Garance Matton, *Yerma dans le désert*, 2020

vêtements d'époques différentes, ce qui produit l'absorption du passé dans le présent, de l'historique dans l'actuel.

En cohérence avec son projet de peinture émotionnelle, Garance Matton s'affranchit des exigences auxquelles s'astreignaient encore les maîtres italiens de la perspective non linéaire du quattrocento. Ainsi il lui arrive de donner une moindre prégnance au premier et dernier plan de ses tableaux qu'à ses zones intermédiaires *Yerma dans le désert*. Et même lorsqu'elle met davantage en relief les formes situées au premier plan, ce n'est que par endroits : aussi un détail vestimentaire peut-il bénéficier d'un traitement plus saillant que le visage de leur porteur.

Toutes ces démarches procèdent aussi d'un refus du grand principe de la peinture académique qui veut que la composition d'ensemble ordonne rigoureusement ses détails. Un refus qui se nourrit des lectures favorites de Garance. Comme le *Petit Musée* d'Alain Le Saux et de Grégoire Solotareff, dans lequel les auteurs nous font découvrir des « peintures dans des peintures » : des détails d'œuvres picturales célèbres, qui forment des sous-ensembles autonomes. Ou encore *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, où la vie réelle et imaginaire de tous les habitants d'un immeuble parisien nous est contée

avec luxe détails. Du reste, ce dernier livre frappe tellement Garance qu'elle y consacre une toile éponyme. On y découvre la coupe d'une maison, laissant entrevoir ce qui se passe dans chaque appartement, au travers de menus détails condensant la vie des leurs occupants.

En fait, ce tableau présente, en un raccourci époustouflant, toutes les techniques que nous évoquions précédemment. D'abord il fait entorse aux lois de la perspective classique, puisque l'artiste quitte sa position d'observatrice, se tenant devant sa toile, pour pivoter de 90° et se portraiturer de profil, à la droite de la maison. Ensuite les représentations mentales des habitants de la maison que Garance loge simultanément, sous la forme de fragments d'images, dans les murs de chaque appartement font référence à des styles artistiques d'époques différentes. Enfin le visage de la peintre et le pot de peinture qu'elle porte n'ont pas la même prégnance quoiqu'ils soient sur le même plan.

Une telle densité de propos n'est pas caractéristique de cette seule toile : elle constitue une constante dans le travail pictural de cette artiste.

Matthieu Corradino

LAURENT MARESCHAL – Le sens et les senteurs

À travers ses vidéos, installations, objets, dessins et performances, Laurent Mareschal nous incite à réfléchir sur l'état du monde et des choses, notre rapport à ce monde et aux autres. Souvent ses œuvres appellent tous nos sens, notamment ses installations en épices qu'il réactive régulièrement. Rencontre avec un artiste engagé.



Ici-Ailleurs, 2020, installation, Printemps de septembre, Toulouse, photo Tami Notsani ©ADAGP, Paris

Tu es né à Dijon, mais depuis très longtemps tu vis et travailles à Paris. Tu es diplômé des Beaux-Arts de Paris et du Fresnoy. Que t'a apporté cette double formation ?

A l'Ensba, j'ai étudié dans les ateliers d'Anne Rochette et de Guillaume Paris (2000 - 2003). Leurs regards complémentaires et bienveillants m'ont aidé à me recentrer sur une pratique sensible et conceptuelle à la fois, avec un fort apport documentaire. A l'époque, le quotidien israélo-palestinien s'invitait dans la plupart de mes pièces. Ainsi j'ai commencé à utiliser les épices, les motifs de la broderie palestinienne, etc. Au Fresnoy (2003 - 2005), disposant d'outils de création incroyables, j'ai réalisé la vidéo *Ligne verte* qui a contribué à faire connaître mon travail. Elle montre une fresque peinte sur le mur de séparation entre Israël et Palestine, qui représente le paysage situé derrière comme pour le nier. La fresque se fissure à tel point qu'elle éclate et nous dévoile la triste réalité : le même paysage coupé par le mur avec la porte de sécurité qui referme cette prison à ciel ouvert.

Donc c'est ta relation très particulière avec Israël qui joue un rôle important dans ton travail, beaucoup de tes pièces sont en rapport avec le conflit israélo-palestinien, non seulement des vidéos, mais aussi des objets et des installations.

J'ai étudié aux Beaux-Arts de Paris au retour de mon séjour en Israël-Palestine (1997-2000). Je me sentais étranger dans mon propre pays. Mon travail s'est alors orienté vers la culture israélo-palestinienne et le conflit omniprésent. Je l'ai vécu de l'intérieur. A Jérusalem, je faisais la plonge dans des restaurants, et étudiais l'hébreu avec des palestiniens et le reste du temps je suivais des cours à l'université avec des Israéliens. J'avais les deux sons de cloche en permanence et c'est bien autre chose de vivre cette expérience que de la lire.

Cette culture fait partie de la mienne, je n'ai pas eu besoin de me l'approprier. Des liens indéfectibles me lient à ce territoire. Ma mélancolie ordinaire s'y est heurtée à celle, immense, de personnes étrangères dans leur propre pays.

Mon matériau de base en art, ce sont les émotions qui émanent d'un récit, d'une expérience que je propose de vivre ou que j'ai vécu et dont je rends compte. Je dois être un conceptuel émotif ! D'ailleurs, la parole et les mots y occupent plus de place qu'on ne le croit.

Quelles sont tes pièces « maîtresses », celles qui expriment le mieux le sens de ton travail ?

Ce sont avant tout les autres qui choisissent pour vous les « pièces maîtresses ». Le *Keffieh*, la coiffe palestinienne sur laquelle nous avons brodé des étoiles de David, en est une. *Ligne verte* en est une autre. Puis il y a *Beiti* qui représente le sol d'une maison palestinienne en épices, sous forme de carreaux de ciment décoratifs et odorants. Elle a été exposée un peu partout dans le monde, et tout récemment au Château de Fougères-sur-Bièvre.

Pour moi ce sont surtout des expositions essentielles qui ont fait évoluer mon travail, ainsi *Impossible Translations* au Musée d'Ashdod en Israël (2011) où j'ai été invité par le commissaire Yona Fischer avec cinq pièces axées sur le langage et produites spécialement. Partager un poème de Mahmoud Darwich avec les visiteurs, alors que la ville était sous le feu des missiles du Hamas envoyés depuis Gaza n'est pas anecdotique...

Dix ans plus tard le contexte est bien moins explosif. 2021-2022 est « ton » année. Entre l'exposition personnelle au Château de Fougères l'été dernier, l'exposition collective « *Matières à mijoter* » au MAIF Social Club à Paris et le solo-show à la Maréchalerie de Versailles à partir de janvier, nous avons de multiples occasions de (re)découvrir ton travail.

Martine Valentin-Royer, l'administratrice du Château de Fougères-sur-Bièvre près de Blois, m'a donné carte blanche pour investir ce lieu chargé d'histoire. J'ai donc proposé cinq pièces, dont deux repensées pour l'espace et trois produites pour l'exposition. Toutes dialoguent avec le lieu, en particulier *Écho*, une installation de rubans blancs brillants dans la lumière noire et courant le long d'un couloir de 25 mètres en forme de coque de bateau renversée. Le tout évoque une longue onde qui frémit au passage des visiteurs. *Écho* parle du château, fragile témoin du passé.

Au MAIF Social Club, j'ai réactivé *Ici – Ailleurs*, il s'agit d'une sorte d'éclipse solaire réalisée en épices, noire en son centre et qui passe par toutes les nuances de rouges, oranges et jaunes jusqu'aux bords, du plus sombre au plus clair. Les épices évoquent un ailleurs plus terrestre que cosmique.

A la Maréchalerie, je vais procéder un peu comme au Château de Fougères et dialoguer avec l'espace et son histoire. A travers une installation dans tout l'espace et brillant dans la lumière noire, j'évoquerai la manière dont le pouvoir prend corps dans l'architecture de Jules Hardouin-Mansart. Une autre pièce remémorera la lettre de Fénelon à Louis XIV prédisant la Révolution avec un siècle d'avance...

Propos recueillis par Maya Sachweh



Keffieh, 2001, photo Tami Notsani ©ADAGP, Paris



Écho, 2021, installation, Château de Fougères-sur-Bièvre, photo Tami Notsani ©ADAGP, Paris

Matières à mijoter

Jusqu'au 31 janvier 2022

Commissaire : Anne-Sophie Bérard

MAIF Social Club

37 rue de Turenne Paris 3e

Soleil Noir

Du 21 janvier au 3 avril 2022

La Maréchalerie

5 avenue de Sceaux, Versailles

JEROME GRIVEL - Passages interconnectés

Comment exprimer les usages des espaces de vie ?

Le minimalisme augmenté de Jérôme Grivel s'exerce dans une vaste palette multidisciplinaire et multi sensorielle sur les limites du corps à l'égard de l'expérience du réel. En travaillant sur le point de rupture d'un individu à partir duquel tout bascule d'un état à l'autre, il est l'artiste des transitions individuelles et collectives.

Jérôme Grivel vient d'exposer ses dernières œuvres picturales à la galerie Éric Mouchet au sein de l'exposition collective *Our colorful ways*. Parmi celles-ci, il fallait impérativement voir sa fascinante fresque murale *Neuf passages interconnectés pour un mouvement révolutionnaire*, (proposition d'aménagement pour un bâtiment institutionnel).

La relation à l'espace proposée par l'artiste se situe résolument dans le courant artistique minimaliste en optant pour des formes dépouillées dans l'esprit de ses plus grands représentants, tels que Sol LeWitt ou Frank Stella, et puisant une part de son inspiration dans le Bauhaus autour de l'architecte Mies Van der Rohe. Cette édition 2021 peut être qualifiée de « minimalisme augmenté » car elle ose les couleurs et met en avant l'illusion des volumes pour mieux les maîtriser. A la suite de la série précédente des *Structures déambulatoires*, les *Passages interconnectés* renouvellent la volonté d'induire un déplacement chez le spectateur qui les expérimente à priori de manière contrôlée et coercitive. Il s'agit d'offrir une succession de points de vue sur ce qui l'entoure. Les volumes colorés, cette fois habilement ouverts, profilent alors avec espoir les perspectives de sortie de l'enfermement dans lequel la crise sanitaire nous a plongés. Les transitions collectives à l'œuvre dans le monde de l'immobilier portent sur les nouveaux usages des espaces de vie et appellent à sonder « l'expérience usager ». L'économie de l'expérience client pousse à une « artialisation » du consommateur et fait de lui un artiste en puissance.

La série d'œuvres en question permet de s'interroger en profondeur sur les impacts émotionnels et cognitifs de la manière

d'organiser les espaces à vivre. Elle libère notre cerveau de la domination de la réalité et permet l'exploration de territoires encore inconnus de notre conscience.

C'est bien la raison pour laquelle Jérôme Grivel aborde ces questions par d'autres médiums avec encore plus de pertinence : installations de matériaux qui s'effondrent, improvisation architecturale, performances chorégraphiques d'études de chute (2017), *Modèles à conversation*, sculptures manipulables activées lors des performances *Les Activités d'atelier* conçues avec le chorégraphe Michaël Allibert, MAMAC de Nice, (2021), vidéos et cycles de performances sonores d'exploration des limites du cri humain entendu comme une expression primale face au vide et à l'espace (jusqu'à épuisement) au 10e Prix Sciences Po d'art contemporain et au Palais de Tokyo, Paris (2019) et au Museum of impossible forms, Helsinki (2021).

Si Malraux a pu écrire « l'homme ne se construit qu'en poursuivant ce qui le dépasse » (L'Express du 21 mai 1955), il faut désormais ajouter « qu'il ne pourra construire son cadre de vie qu'en surpassant ce qui le poursuit ».

Patrick Ponthier

Lancement du livre d'artiste *Projet Jouir*

Carnet de recherche 2015-2020

L'L Éditions le 13 décembre 2021, Bruxelles

Pièce sonore aux Éditions Jou

Collection Tiramizu en Janvier 2022



Jérôme Grivel, *Neuf passages interconnectés pour un mouvement révolutionnaire*, schéma mural, 2021, "Our Colorfull Ways", Courtesy Galerie Eric Mouchet

Les à-côtés de CASSANDRE CECHELLA

Les bords d'autoroute comme terrain d'expérimentation et de figuration picturale ; voilà un espace-temps à priori ni commun ni confortable pour créer, loin de l'atelier solitaire de l'artiste ou des paysages naturels que l'on imagine dans une vision romantique et stéréotypée de l'acte créatif. Mais ici, pour Cassandra Cecchella, ce sont justement les contraintes qui rendent intéressantes ces portions de lieux, dont elle se saisit pour une série de peintures, prosaïquement et justement intitulée *Vinci*.



Cassandra Cecchella, *A64, sortie 21*, 2020, collection privée

Les sorties ou entrées d'autoroute donnent tout d'abord à l'artiste un cadre temporel. La peinture se termine souvent quand les conditions ne lui permettent plus de peindre, par exemple quand des agents de sécurité demandent d'évacuer les lieux. Cassandra Cecchella joue ainsi, et non sans humour, avec le cœur même de son sujet : un lieu de passage construit par essence pour aller rapidement, et donc ne pas s'arrêter.

L'œuvre se fait le motif du lieu, et ce lieu participe de lui-même, par ce qu'il est, intrinsèquement et du fait de ses propres restrictions, à la finalité de l'œuvre.

La représentation est générée par une sorte de protocole qui naît du sujet. Du fait des conditions liées aux bords d'autoroute, le rythme et les gestes de la peintre se doivent d'être rapides - capter, croquer, retranscrire, puis partir. C'est lors de ce dernier acte que la peinture se termine. L'artiste se refuse à d'ultimes retouches en atelier. L'œuvre est véritablement in situ et l'arrêt sur image, total et teinté d'affection.

Les routes, autoroutes et ponts sont habituellement dénués de toute poésie et absents de nos désirs. Ce sont les non-lieux à partir desquels on se projette, vers les lieux dans lesquels, cette fois-ci, l'on s'arrête. Des passages de transition dont le gris du goudron, les aplats de couleurs de panneaux publicitaires et

les lignes blanches - telles des lignes de fuite - de la signalétique, se répètent en écho d'un tableau à un autre. Derrière ces éléments centraux, qui à la fois coupent et forment le paysage, des arbres, des montagnes et les variations du ciel, se font les promesses d'espace-temps véritables. Habituellement le but du voyage, ils sont ici plutôt des indices, comme des airs de rien. Cassandra Cecchella pose dans cette série un clin d'œil affectif, joyeux et respectueux à travers son point de vue choisi. Les peintures, loin d'être tristes ou mornes, éclaboussent de vives couleurs.

La matière transmet un sentiment global de vivacité, de générosité. A ce propos et dans d'autres séries *Club-made*, *Sur le chemin*, l'artiste fait le choix de laisser la palette apparente à côté de la peinture. L'acte de faire s'associe au résultat. Une autre série, une autre règle du jeu : *Peinture surprise* est un ensemble d'œuvres recto-

verso avec d'un côté une figuration, et de l'autre l'abstraction née des couches superposées.

D'une manière ou d'une autre, Cassandra Cecchella réfléchit à l'acte même de peindre. Le sujet ou la matière voient leurs significations et leurs présentations appuyées, dans des pas de côtés qui ne détournent pas, mais au contraire approfondissent.

Laetitia Toulout

Édition de 12 peintures avec l'association SMOLL
le 30 novembre 2021
Fondation Espace Écureuil pour l'Art Contemporain,
3 place du Capitole, Toulouse

L.A.C lieu d'art contemporain
1 Rue de la Berre, Sigean
à partir du 9 avril 2022

Recyclage / Surcyclage à l'Espace Monte-Cristo

Devant le terrible danger du flot immense de déchets industriels toxiques et non dégradables qui nous envahit, notre passivité semble être du ressort de la psychanalyse. Pour nous la rendre bien consciente et tenter d'y mettre un terme, l'exposition *Recyclage/Surcyclage* convie 25 artistes, sensibles aux problèmes environnementaux. Car les commissaires d'exposition, Pauline Ruiz et Jules Fourtine, savent bien que l'art est le meilleur moyen de produire cette catharsis, qui rend non seulement acceptables mais attrayants les sujets qui au demeurant nous insupportent au point d'être rejetés dans l'inconscience.

Face à la réalité de la pollution, les trois attitudes primaires de fuite, protestation ou acceptation ne sont plus opérantes. Ainsi Agnès Varda nous démontre dans sa vidéo *La Méditerranée – l'absurdité de la fuite* sur une « île déserte », car tôt ou tard s'y inviteront non seulement les débris flottant sur nos mers dénaturées mais aussi les victimes au sein de la faune aquatique. Et Suzanne Husky rappelle, en prenant l'exemple de l'art, que la simple protestation contre les industries de la grande consommation repose sur une position ambiguë, puisque ce sont bien souvent elles qui sponsorisent la production artistique contemporaine (*Série douceurs de fleurs*). Bordalo Segundo estime, qu'au vu de la baisse actuelle de la biodiversité, les *street artists* ne peuvent plus accepter de combiner joyeusement des matériaux de rebut, juste pour « faire pauvre » (*Half ring tailed lemur*).

Mais les artistes invités proposent aussi des solutions, comme le recyclage et le surcyclage. Le recyclage tout d'abord. Il pourrait être personnel et immédiat, comme celui pratiqué par Anita Molinero. Lance-flammes à la main, l'artiste sculpte des containers rouges en PVC en s'inspirant de l'art des Muses d'Apollon (*Floraisons Nollopa – anagramme d'Apollon*). Mais le recyclage pourrait être aussi collectif et s'étaler sur de longues années, comme le propose Julia Maria Lopez-Mesa. La construction de sa vaste installation itinérante *In Tissu* a débuté en 2017 en Colombie, et vise à produire, à terme, une



Moffat Takadiwa, *Party Regalia*, 2019, ©Collection Fondation Villa Datriis Photo Bertrand Hugues

œuvre participative culminant dans la fabrication d'une grande habitation collective confectionnée de milliers de fragments de dons d'habits, imprégnés de l'histoire intime de leurs porteurs.

Puis il y a le surcyclage, moins énergivore que le recyclage industriel, il permet, en récupérant soigneusement des matériaux non dégradables, de composer des œuvres « qualitatives » (la théorie du surcyclage, *upcycling*, est d'origine anglo-saxonne). Ceux-ci peuvent même atteindre la pureté du sacré. C'est ce que prouve brillamment Moffat Takadiwa, en reconstituant à partir de touches d'ordinateur et de bouchons en plastique de rebut, un costume cérémoniel consacré aux déités de son pays natal, le Zimbabwe (*Party Regalia*). C'est aussi le tour de force de *Quetzalcoatl*, œuvre réalisée par Guillaume Cabantous, qui façonne une représentation du célèbre dieu-serpent à plumes des Aztèques à partir de plusieurs matériaux surcyclés : un pare-brise fracassé, des billes de verre, des volants de badminton en plastique.

Matthieu Corradino

Recyclage, Surcyclage

Jusqu'au 19 décembre 2021

Espace Montecristo
9 rue Monte-Cristo, Paris 20e



Julia Maria Lopez-Mesa, *In Tissu*, 2020, courtesy de l'artiste, photo Bertrand Hugues

CHOUROUK HRIECH - Mers célestes

Chourouk Hriech, invitée par le directeur de La Terrasse Emmanuel Posnic, inaugure avec cette exposition un cycle intitulé *les Nouveaux imaginaires urbains*, en lien avec les mutations rapides et contrastées de la ville de Nanterre. Un contexte dont a su s'emparer l'artiste comme lors de chacune de ses interventions.



Chourouk Hriech, Vue de l'exposition *Mers célestes*, La Terrasse, ©Chourouk Hriech.

Nous sommes conviés à un voyage poétique et sensible en trois séquences qui commence dès l'extérieur sur l'esplanade par ce ciel emprisonné dans les vitres du cube du centre d'art. Ciel désormais très présent dans le travail de l'artiste comme précédemment dans l'exposition *Voyages immobiles*. *Le Grand Tour* ou à l'Institut des Cultures d'Islam. Tout le défi consistait, comme le précise Matthieu Lelièvre, conseiller artistique du macLyon qui a accompagné l'artiste dans ce projet, « à entremêler plusieurs strates de narration et de références à ce côté très minéral du centre d'art ».

« L'artiste, qui scénographie beaucoup ses expositions, a eu comme premier réflexe de tracer des lignes au sol pour structurer l'ensemble » indique Emmanuel Posnic.

Des verticales et horizontales se dégagent même si des effets de trompe-l'œil déjouent vite nos repères. De nombreux échos se font autour du chiffre trois, considéré comme idéal à un équilibre naturel. Ainsi trois grands tableaux organisent l'espace principal, avec cette silhouette féminine que l'on retrouvera plus tard. Le kimono renvoie à la fois à l'ornementation et à ce que l'artiste qualifie d'architecture du corps face au dessin, ce qui rejoint chez elle une pratique de la performance et du chant. L'architecture environnante est aussi bien moderniste que vernaculaire. Nous sommes à la fois à Nanterre et quelque part en Méditerranée ou au Japon. La nature est toujours exubérante comme l'évocation d'un ailleurs avec ces *Mers Célestes*, titre de l'exposition, et Céleste qui est aussi le prénom de l'amie de l'artiste présente dans les vidéos.

Il nous faut traverser, rien n'est donné à voir de prime abord, comme les différents stades d'un cheminement, d'une révélation. Alors qu'elle privilégiait le noir et blanc elle a redécouvert l'aquarelle, osant des camaïeux de bleu qui suggèrent cette impermanence, cette fluidité, cet état transitoire, rehaussé par les effets de reflets des oiseaux dans l'eau et les tissus mouvants et suspendus. « Nous évoluons dans un environnement de mirages et d'oasis suggérant un paysage flottant selon la notion de l'ukiyo-e, motif récurrent chez l'artiste » commente Matthieu Lelièvre.

Puis les images d'une performance surgissent. La femme des tableaux habillée d'un kimono réapparaît et s'enfonce peu à peu dans la mer, dessinant un trait comme une ligne d'horizon qui nous emmène vers l'infini, s'enroule et se déroule, tels les zelliges du paravent repris sur la porte d'entrée comme un signal.

La 3ème séquence se joue à travers les grandes fenêtres avec une autre vidéo de cette performance projetée en écho. La même silhouette, sur fond d'un grand papier peint et de trois photographies de la femme en kimono, évolue cette fois dans un autre décor, celui de Nanterre dont le reflet danse avec elle. Mirages urbains ou fantasmes imaginaires, magie de mille mondes déployés, cartographies du silence et du bruit.

Marie de la Fresnaye

Mers célestes - Chourouk Hriech

Jusqu'au 18 décembre 2021

La Terrasse, espace d'art de Nanterre
57 boulevard de Pesaro, Nanterre

RACHEL LABASTIE - Les Eloignées

D'une abbaye du passé à une autre du présent, Rachel Labastie évoque avec l'exposition *Les Éloignées* le sort de femmes dans l'exil et l'instrumentalisation des corps. A l'Abbaye de Maubuisson, le parcours tout en sobriété met en scène un ensemble de récits entre violence et fragilité.



Rachel Labastie Série *Les éloignées*, porcelaine émaillée, 2021, CDVO Catherine Brossais

C'est après une résidence en Tasmanie que Rachel Labastie apprend que l'État français, à l'instar des Anglais, a lui aussi envoyé dans les colonies, notamment en Guyane, des femmes, condamnées pour des petits délits, dans le but de servir de ventres à peupler ces territoires conquis.

L'artiste, dont le travail évoque pour beaucoup les liens qui nous unissent, avec toute l'ambivalence que cela peut représenter, attachement et emprise, enchaînement et conditionnement, ne pouvait que s'intéresser à cette histoire de femmes reléguées dans une contrée lointaine, forcées à enfanter et dont même les noms ont disparu. Lorsque durant ses recherches elle apprend que les femmes étaient gardées par des religieuses de l'ordre de Saint Joseph de Cluny, le projet de l'exposition trouve à l'Abbaye de Maubuisson une résonance particulière.

Au fil du parcours, l'artiste essaime des œuvres dans des matières et des formes au ressort symbolique troublant. L'argile crue, de sa propre fabrication, ayant la particularité de ne pas sécher, est comme une pâte qu'on malaxe, qu'on griffe, qu'on serre, rappelant dans la série des *Tableaux caisses* une chair proche de « l'origine du monde » ou de la blessure.

De même, la porcelaine joue sur l'ambiguïté. Précieuse et douce lorsqu'elle est utilisée pour les grands médaillons sur lesquels apparaissent des visages de femmes, faisant penser aux portraits anthropométriques, mais froide et dure, lorsqu'elle modèle des médaillons de chaînes, des crochets, des entraves, tous faits à la main par l'artiste. Presque cynique est la signalétique moderne des caisses de transport si l'on songe aux conditions de voyage de ces femmes, comment elles ont été (mal)traitées. Quant aux structures en bois où sont suspendus les médaillons, ils peuvent se voir aussi bien comme des portants de bijoux que comme une potence.

Cette double lecture des œuvres, ainsi que la présence des objets de la religion : retable, calice, mains en prière, cœur, renforce la dimension dramatique de l'ensemble. Aussi, quand surgit au milieu de la salle des religieuses la *Femme proue*, œuvre réalisée en collaboration avec des artisans, dans l'excellence du savoir-faire, on ne sait pas si dans sa pose penchée, les mains liées, la tête baissée, la femme est prête à chuter, telle une condamnée, ou si au contraire, priante, vaillante, elle se redresse, dans un élan de délivrance, un appel à la résistance.

Marie Gayet



Rachel Labastie *Femme proue*, porcelaine, bois, 2021, CDVO Catherine Brossais

Les Éloignées, Rachel Labastie

Jusqu'au 27 février 2022

Abbaye de Maubuisson,
Avenue Richard de Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95).

DEREK JARMAN- Dead Souls Whisper

Le Crédac d'Ivry-sur-Seine fait découvrir au public français une œuvre très politique d'une esthétique foisonnante qui porte une vision radicale sur la société anglaise des années 1970-90.



Derek Jarman, *Dead Souls Whisper* (1986-1993), le Crédac, photos et courtesy : Marc Damage / le Crédac

Le nom de Derek Jarman m'était familier mais je connaissais très peu son œuvre. Une fois de plus, c'est à l'intelligence de Claire Le Restif, en collaboration avec les commissaires associés Amanda Wilkinson et James Mackay, qu'on doit le plaisir de découvrir le travail hors norme et exceptionnel de cet artiste décédé en 1994. Méconnu en France, Derek Jarman (1942-1994) est considéré outre-Manche comme une icône, la figure de proue de la scène underground britannique, à la fois peintre, réalisateur, scénariste, musicien, acteur, jardinier, militant des droits homosexuels.

L'exposition se concentre sur la dernière partie de sa vie, dès le moment où il est diagnostiqué séropositif en 1986, période coïncidant avec celle où il fait naître son jardin légendaire, dans un milieu hostile autour de Prospect Cottage à Dungeness dans le Kent, qui reste aujourd'hui encore un lieu où sa mémoire est vivante.

Elle s'organise autour d'une cinquantaine d'œuvres : essentiellement, sa pratique de la peinture, des assemblages proches parfois de l'art brut et du surréalisme, imprégnés d'un noir profond, et trois court-métrages réalisés en Super 8 – At

Low Tide : The Siren and the Sailor (1972), *Death Dance* (1973), *Sloane square : A Room of One's Own* (1974-1976). Sur grand écran dans la dernière salle est projeté le film *Blue*, que Jarman réalise peu avant sa mort alors qu'il est atteint de cécité. Un écran bleu de 79 minutes sans image, en référence à Yves Klein, porté par un commentaire invitant à la méditation, sorte de testament ultime fait de mots, de bruits, de sons.

Revenir à la peinture c'est ce que fait Jarman en 1992 avec les dix-sept *Queer Paintings*, pour la plupart monumentales et réunies dans la grande salle du Crédac. La couleur y est réduite à sa synthèse qui tente de saisir des éléments d'un réel autobiographique, portés à la limite de la lisibilité.

Cette manière de cacher, de couvrir, de soustraire au regard l'information visuelle opère particulièrement dans cette salle. A travers des slogans voilés issus de quotidiens britanniques à grand tirage, noyés dans le gouffre de la toile et dans les troubles d'une calligraphie de titres, il émerge là une poésie muette de la peinture comme une évidence. Une toile tellement peinte qui, par couches successives, finit par parler des terribles

tempêtes qui la secouent. Les toiles en sont d'autant plus subversives, lançant des offensives contre le système conservateur du Royaume-Uni des années Margaret Thatcher.

Conceptuellement intelligente et visuellement d'une force presque énigmatique, l'œuvre de Jarman offre des suggestions originales, inventives pour, une fois encore, dénoncer l'homophobie et élargir la vérité de son époque.

A la question qu'on lui posait sur le choix de ses sujets autour du VIH, du sida et de sa propagation, Jarman répondait : « Ces sujets ont formé le monde dans lequel je vis. En les ignorant, on laisse le terrain à l'opposition. La chose à faire est de les embrasser et de modifier la façon dont ils sont perçus.* »

Françoise Docquier

*Extrait d'un documentaire Derek Jarman, a portrait réalisé par Mark Kidel.



Derek Jarman, *Dead Souls Whisper* (1986-1993), le Crédac, photos et courtesy : Marc Damage / le Crédac

Derek Jarman, Dead Souls Whisper (1986-1993)

Jusqu'au 19 décembre 2021

Le Crédac

La Manufacture des Éilletts

1 place Pierre Gosnat, Ivry-sur-Seine

Lire la revue *Please to Meet You*, septembre 2021
consacré à Derek Jarman, Sémiose Editions.

Le Paradis vous donne rendez-vous à Caen

L'on rêve tous d'aller au Paradis, « qu'on soit béni ou qu'on soit maudit... » chantait Michel Polnareff. C'est à un autre paradis qu'Anne Cartel, commissaire de cette exposition, nous renvoie, celui du film d'Yves Robert (1977), dans « l'esprit de Jean Rochefort, sérieux, zen, mais tellement drôle, s'ouvrant sur l'humour géométrique de *Répartition aléatoire de 40 000 carrés* de François Morellet pour se clore avec un autre François [Curlet] dont la narration de son film *Jonathan Livingston* met en scène un personnage roulant à bord de sa Jaguar transformée en... corbillard ».



François Curlet, "Jonathan Livingston", 2013 / Courtesy Air de Paris © Adagp, Paris, 2021

24 artistes, 31 œuvres, de l'humour grinçant d'**Émilie Breux**, dont *Tu me fanes* confronte une fleur naturelle se fanant pendant l'exposition à sa représentation dessinée, à **Elsa Werth** et son échelle des valeurs bien réelle d'*HAHAHA - ascension sociale*, composent cette exposition.

Production du FRAC Normandie, « une installation spatiale composée de tissus aux motifs abstraits, conçue par **Bruno Peinado**, scénographie le premier espace » dans lequel des peintures et sculptures, tout aussi abstraites, se dévoilent au fur et à mesure de la déambulation.

Window de **Julie Vayssière**, par son simulacre de fenêtre ouverte sur le monde, trompe-l'œil, fausse nos sens, non loin du grinçant *Flat bed 3* sur lequel **Sarah Tritz** a peint une « mauvaise copie de tableaux » et de *Crystal Meth*, une boule à facettes d'un semblant de fête, tournant sur elle-même en rayant des miroirs, revisitée par **Nelson Pernisco**.

Le diptyque *From Dusk Till Dawn*, d'**Amélie Bertrand**, s'inspire du film d'horreur éponyme interprété par Quentin Tarantino (1996), dans son ambiance haute en couleurs, son entrée impénétrable de paysage hermétique celant quelques intrigues. Des secrets, **Jordan Derrien** en cache également dans ses trois monochromes noirs et **Romuald Jandolo** - diplômé de l'École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg – livre l'étrangeté de ses céramiques, issues de tension de la matière.

Une des ultimes œuvres de ce parcours foisonnant est *Sans titre, Luxe interior* de **Bruno Peinado**, évoquant le chanteur des

Cramps. Elle représente un rétroviseur surdimensionné avec les objets fétiches qu'y accroche l'automobiliste, souvent des représentations protectrices contre les accidents.

Pas enclin à aller tout de suite au Paradis l'automobiliste !

Gilles Kraemer



Amélie Bertrand, *From Dusk Till Dawn*, 2019, Courtesy Semiose © Adagp, Paris, 2021

Nous irons tous au paradis

Jusqu'au 6 mars 2022

FRAC Normandie - site de Caen
7 bis rue Neuve Bourg l'Abbé, Caen

Totems et cosmos au féminin au Château de Rochechouart

Site patrimonial remarquable situé sur un promontoire rocheux en Haute-Vienne, le Musée de Rochechouart, riche d'une collection en perpétuel devenir, est avant tout un lieu de création contemporaine, dimension qui anime particulièrement Sébastien Faucon, directeur depuis 2017.

L'exposition *L'œil du serpent*, en écho aux thématiques majeures du lieu : le rapport au paysage et les enjeux écologiques, lui donne l'occasion d'exposer de nouvelles acquisitions et productions. Les sept artistes femmes convoquées, certaines pour la première fois en France, de générations différentes, explorent rites et croyances ayant trait à l'animisme, aux savoir-faire ancestraux et aux mythologies des origines, comme le souligne le titre qui renvoie à un recueil de contes folkloriques japonais. Le parcours organisé en quatre séquences, alterne poésie et pensée politique sous-jacente dans des intensités variables liées à chacun des éléments.

Le premier temps engage un dialogue entre les pratiques de deux figures historiques : filmique avec la cinéaste et féministe **Barbara Hammer** et graphique avec la poétesse **Sophie Podolski**. Après cette entrée en matière méditative, l'artiste **Carolina Caycedo**, placée volontairement au cœur du dispositif avec une grande œuvre suspendue construite en filets de pêche récupérés, évoque au-delà d'un effet plastique très séduisant, les désordres climatiques, l'accès à l'eau ou la raréfaction des espèces. Elle entremêle ces questionnements de légendes oralisées sud-américaines qu'elle recueille au fil de ses rencontres.

Dans la 3ème séquence, après les métamorphoses mi humaines mi animales de **Kiki Smith**, œuvres de la collection, l'artiste **Simone Fattal**, que Sébastien Faucon avait exposée à son arrivée à Rochechouart, tente de capter l'impalpable, la course mouvante des nuages, dans des céramiques exécutées récemment. En regard interagit un tondo aquarellé bleuté de **Chioma Ebinama**, artiste influencée par la mythologie nigériane igbo.

Le parcours se termine dans la Salle des Chasses, en apothéose, avec l'œuvre participative et installation in situ de **Kate Newby**, produite spécialement pour l'occasion. À partir d'une collecte de tessons de verre par des habitants des environs, l'artiste a conçu 3700 éléments en céramique qui sont disposés à même le sol comme un tapis, offrant une vision plus apaisée de la nature que les fresques historiques évoquant une forêt domestiquée au service des intérêts de l'homme. Entre rêverie et dérive magique, ce paysage nous invite à célébrer le vivant dans toute sa perplexité et sa mutabilité.



Kate Newby, *Lots to do here*, 2019. Crédits de l'artiste et de la galerie Art : Concept, Paris.

Marie de la Fresnaye

L'œil du serpent
jusqu'au 15 décembre 2021
Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne
Château de Rochechouart

Entretien avec EMILIE RENARD, directrice de Bétonsalon

Après avoir été curatrice associée de la Triennale de Paris de 2012, directrice de La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, autrice associée à La Criée de Rennes, Emilie Renard a pris, depuis janvier 2021, la direction du centre d'art et de recherche Bétonsalon, situé au sein de l'Université de Paris dans le 13^e arrondissement.



Émilie Renard, Bétonsalon – centre d'art et de recherche, Paris, 2021 © Margot Montigny.

Quelle politique voulez-vous mener pour ce centre d'art ?

Je veux prendre appui sur la capacité de l'art à agir au sein des structures sociales et de l'imaginaire, à transformer perceptions personnelles et représentations collectives. Dans une approche féministe intersectionnelle, je suis attentive aux rapports de pouvoir qui opèrent au sein des institutions et des collectifs en distribuant les rôles et en hiérarchisant les pratiques. Je m'efforce de relier ce qui est habituellement séparé : le travail de l'art et son administration, les pratiques artistiques et de médiation, les états majoritaires et les états minoritaires, l'histoire de l'art et les cultures politiques.

Je vise également à faire de Bétonsalon un espace dédié aux expérimentations, un temps pour l'expérience artistique par des résidences au long cours, ainsi qu'une caisse de résonance pour les réflexions des acteurs des arts visuels et cela au sein d'une structure culturelle éthique et solidaire. Ce qui veut dire s'engager sur le terrain social du travail de l'art. Ce qui veut dire aussi faire de la recherche en art une qualité spéciale, un espace pour une recherche imprévisible qui ne suive pas des scénarios préétablis.

Notre proximité avec l'université de Paris nous permet de créer des passerelles entre les laboratoires de recherche, les étudiants et les artistes pour qui la recherche est centrale dans leur pratique, avec un conseil scientifique à l'appui. Il s'agit pour moi de faire vivre un projet au contact d'un lieu d'art déjà très spécifique, d'un quartier de Paris atypique, situé aux abords du Grand Paris.

Enfin, je m'appuie sur les droits culturels pour chercher comment l'art peut-il entrer en contact avec des personnes qui participent à l'élaboration d'une œuvre ou encore d'un programme pour en définir des usages du centre d'art encore imprévus. C'est ce qu'on développe notamment avec la *facultad*, une expérience au long cours, menée par les artistes **Myriam Lefkowitz** et **Catalina Insignarès** en résidence au Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants - Emmaüs à Ivry lors de laquelle elles cherchent à adresser dans une approche globale des corps, les expériences de déplacement, associant leur pratique artistique avec les personnes en exils et les professionnelles qui les accompagnent.

J'essaie de construire une programmation ouverte, qui offre une place aux publics et structures de proximité.

Nous démarrons une résidence de **Simon Ripoll-Hurier** dans le collège voisin avec les internes, c'est le seul internat public à Paris, qui, partant de leurs observations de phénomènes à peine visibles, souterrains ou informes et nocturnes élaboreront collectivement une fiction sous la forme d'un film d'anticipation ancré dans le quartier.

Comment avez-vous démarré votre programme en cette première année ?

J'entame ce programme, avec trois expositions traversées d'événements parallèles, workshops, rencontres, lectures, performances, et aussi des résidences, fondé sur le corps comme un support pour la sensibilité, pour une pluralité de sensibilités. Le corps représenté mais aussi celui des visiteuses est le

prisme par lequel s'élabore un savoir expérientiel, c'est-à-dire un savoir articulé à l'expérience sensible.

C'est, il me semble, ce que l'art peut apporter de spécifique. Je cherche à élaborer un propos, un discours, à préciser un langage qui s'accorde à cette expérience esthétique. Je ressens une certaine usure des discours sur l'art.

En contre point, j'essaie d'être au plus près de ce que nous font les œuvres et j'avance dans le programme pas à pas, en tentant de ne pas trop anticiper, ni faire trop d'effets d'annonce.

La première exposition ouverte en mai cette année s'appelait *Le Corps fait grève* : elle s'inspirait d'une fable de La Fontaine, *Les Membres et l'Estomac*, éditée en 1668, où les mains, les jambes et les pieds, fatigués de travailler, décident de se mettre à l'arrêt. Elle réunissait les œuvres de quatre artistes **Babi Badalov**, **Hedwig Houben**, **Amie Barouh** et **Florian Fouché**, tous sensibles à des expériences de corps affaiblis, empêchés, marginalisés ou rendus invisibles.

Parallèlement, j'ai passé commande de deux œuvres permanentes *in situ* pour Bétonsalon. **Sylvie Fanchon** est intervenue sur les vitres extérieures, tandis que **Romain Grateau** a conçu une bibliothèque qui permet désormais de consulter sur place les livres du fonds du centre d'art.

L'exposition en cours, *Le Pli du Ventre cosmique*, prolonge cette réflexion sur le corps avec **Jagna Ciuchta** qui développe une pratique éminemment picturale et profondément vivante.

J'ai rencontré Jagna en 2015 et j'ai déjà fait plusieurs projets avec elle : j'aime ces compagnonnages au long cours avec des artistes et ces relations de confiance offrent une certaine précision et liberté d'expérimentation. Jagna fait de l'exposition son médium et à Bétonsalon, elle a invité vingt artistes de générations et parcours très différents, professionnels ou amateurs, pour lier avec elles et eux une grande diversité de relations, de la cocreation à une présentation qui oriente le regard sur l'œuvre. Ici, le ventre comme lieu des désirs, de la digestion, des affects est traversé par son milieu poreux aux autres, à l'animal, au végétal.

Avec cette sorte de confusion des frontières et des catégories qui opère à différents niveaux dans cette exposition, les identités individuelles se mêlent au sein d'un ensemble plus vaste et les œuvres des vingt artistes existent « avec toutes les autres choses que contient ce grand sac, ce ventre de l'univers » comme l'écrit Ursula K. Le Guin, dans *La théorie de la Fiction-Panier* (1988) chère à Jagna. En invitant Jagna, je cherchais à ouvrir la responsabilité de l'invitation et observer ces immixtions d'une artiste-curatrice à d'autres artistes. Mon souhait était que Bétonsalon retrouve comme la souplesse originelle du béton pour se lover dans les plis d'un ventre immense cosmique.

Au printemps 2022, c'est **Anne le Troter**, lauréate de la bourse ADAGP, avec la bibliothèque Kandinsky, qui fera une exposition solo. C'est une artiste qui travaille la voix, les sonorités et le texte. A partir de l'immense fond photographique d'œuvres

d'auteurs et d'autrices non-identifiés du fonds Marc Vaux, elle prépare une fiction radiophonique dans laquelle ces auteurs et autrices anonymes animeront une radio médico-sociale et où, par leurs prises de parole, dans la tessiture de leurs voix, ils et elles composeront une nouvelle identité transhistorique.

Enfin, si le corps sensible guide le programme pour cette première année, par la suite, avec une exposition solo de l'artiste allemande **Judith Hopf**, j'ouvrirai à l'architecture environnante de ce nouveau quartier.

Françoise Docquier



Vue de l'exposition, *Le pli du ventre cosmique*, 2021, Bétonsalon, Photo : Jagna Ciuchta © Adagp, Paris, 2021.

Le pli du ventre cosmique

Jusqu'au 27 novembre

Anne Le Troter

Au printemps 2022

Bétonsalon - centre d'art et de recherche
9 Esp. Pierre Vidal-Naquet, Paris 13^e

6e édition de AKAA « ALSO KNOWN AS AFRICA »

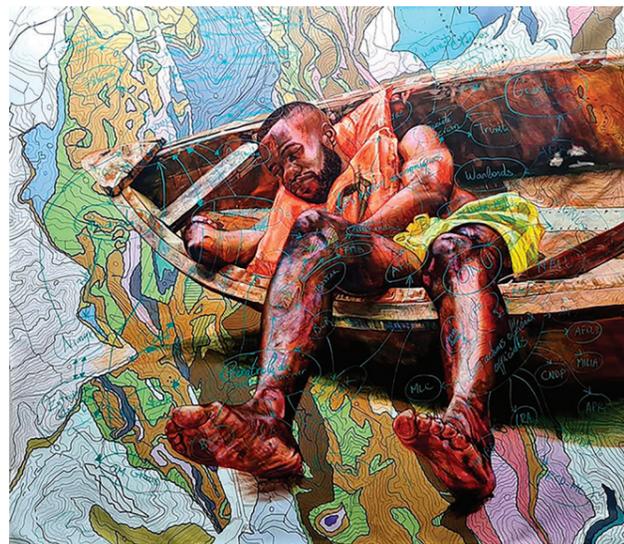
Depuis une dizaine d'années les artistes africains sont de plus en plus présents sur les foires, dans les galeries, dans les musées et institutions privées. Après l'ouverture de la jeune galerie Afikaris début 2021 à Paris dans le Marais, deux nouvelles venues consacrées à cette scène, Marianne Ibrahim et Cécile Fakhoury, ouvrent cet automne dans le 8e arrondissement. Certains pays d'Afrique, locomotives dans l'art contemporain, tels le Nigéria, l'Afrique du Sud, le Sénégal ou le Maroc commencent également à structurer un marché sur le continent même si ce dernier requiert encore la reconnaissance des pays occidentaux.



Gosette LUBONDO, *Imaginary Trip II #18*, 2018, ©Gosette Lubondo, Courtesy Angalia & Gosette Lubondo

La jeune foire AKAA revient au Carreau du Temple pour sa 6ème édition avec 34 galeries d'Europe, d'Afrique et des États-Unis et donne ainsi l'opportunité de découvrir à Paris des artistes talentueux pas encore ou peu présents dans les musées et institutions en France. Ils traitent de sujets emblématiques tels l'identité, les discriminations, l'environnement, les nouvelles technologies et bien sûr la pandémie avec un thème récurrent qui est celui du portrait.

Originaire de Kinshasa, **Gosette Lubando**, présentée par la galerie Angalia, explore le passé et des architectures tombées en désuétude où des silhouettes évanescentes hantent les lieux. **Souleymane Barry** né au Burkina Faso, présenté par Anne de Villepoix, brosse des portraits de personnages seuls ou en groupes dans des univers où se mêlent souvenirs et scènes imaginaires inspirées de rituels traditionnels. **Jean David Nkot**, né au Cameroun, présenté par la galerie Afikaris, interroge le rapport du corps à l'espace et au territoire comme en témoignent



Jean-David NKOT, 2021 © AFIKARIS, Courtesy AFIKARIS



Morné Visagie ©Nuweland Gallery

les cartes géographiques et les mots clefs émaillant ses œuvres. **Richard Mudariki**, né au Zimbabwe et présenté par la Barnard Gallery parle de politique et des enjeux mondiaux mais aussi de son histoire personnelle dans des peintures colorées avec parfois des références à certaines scènes iconiques de l'histoire de l'art. **Jonathan Fraser**, né au Kenya et représenté par la Circle art Gallery, utilise l'espace et le corps comme points de référence et tente de comprendre la relation entre l'objet, la mémoire et l'image à l'aide du dessin comme support principal dans une belle alchimie visuelle.

À travers ses séries photographiques, l'artiste du Mozambique **Mario Macilau** présenté à la Perve Galeria scrute l'histoire récente de son pays, où les traces de la colonisation portugaise affectent encore la vie quotidienne. Il utilise la technique de la double exposition pour opposer passé et présent.

L'artiste de Kinshasa **Aristote Mago** a carte blanche pour montrer une œuvre dans l'espace des Rencontres. Sur des sacs ayant contenu des marchandises, symboles des échanges commerciaux, il dessine avec fils et lacets des corps dans des postures évocatrices de violences.

L'artiste sud-africain **Morné Visagie** est invité pour une installation monumentale au cœur de la foire. Marqué inconsciemment par son enfance sur Robben Island, il transfigure son vécu dans des œuvres aux couleurs chatoyantes, invitant à une réflexion sur la violence et la discrimination.

Inspirée par le livre *A Rebrousse-Temps* de Birago Diop, la directrice artistique du salon Armelle Dakouo propose une série de conférences au titre éponyme, afin d'analyser l'empreinte du passé dans la création d'aujourd'hui. Un retour aux sources est-il possible ou nécessaire après une pandémie telle que nous l'avons vécue ?

Enfin deux projets partenaires sont mis en place cette année, d'une part avec la maison de ventes Bonhams, nouvellement installée à Paris, qui organise une vente le 13 novembre, et, d'autre part avec la société française Ellipse Projects qui soutient la jeune scène africaine sur le continent et propose au Carreau du Temple une exposition de leur lauréat sénégalais **Ibrahima Ndomi** membre du collectif **Ndokette**.

Victoria Mann, la directrice de cette foire, souhaite ainsi redessiner la carte de l'art contemporain en y plaçant l'Afrique en son centre, afin de croiser les regards entre les continents.

Sylvie Fontaine



Richard Mudariki, *Bra*, 2021, © Richard Mudariki, Courtesy Richard Mudariki & Barnard

AKAA, Art & Design Fair

du 12 au 14 novembre 2021

Vente du 1er livre d'art édité par la Foire **AKAA « A Rebrousse-Temps »**, réunissant les portraits de 17 artistes.

Carreau du Temple
2 rue Perrée, Paris 3e

Trois Prix d'art contemporain cet automne à Paris

La 8e Bourse Révélation Émerige est décernée à **Hugo Capron** à l'issue de l'audition des 12 artistes nommés et présentés dans l'exposition *Fireplaces* suite à une sélection sur plus de 1000 dossiers. Le lauréat bénéficiera de l'accompagnement de la galerie partenaire Semiose.

« Ses tableaux sont consacrés à l'exploration des modes opératoires et compositionnels de la peinture avec un recours à une esthétique exotique et décorative. »

Le 21e Prix Marcel Duchamp est attribué à **Lili Reynaud Dewar** parmi les quatre artistes nommés pour cette édition : Julian Charrière, Isabelle Cornaro, Julien Creuzet, Lili Reynaud Dewar qui sont présentés jusqu'au 3 janvier au Centre Pompidou.

« Cette artiste se nourrit de l'histoire des cultures militantes et alternatives et son œuvre prend principalement la forme de performances, de sculptures, de vidéos et d'installations. »

Le 22e Prix Fondation Pernod Ricard a été attribué à **Boris Kurdi**, un des 8 artistes de cette édition *Bonaventure* (*trafiquer les mondes*) orchestrée par Lilou Vidal.

« Il s'intéresse aux forces intentionnelles que nous exerçons sur les images et les objets et leur contexte de fabrication dans l'art et la société. »



Hugo Capron © DR



Lili Reynaud Dewar, © JM Sicot



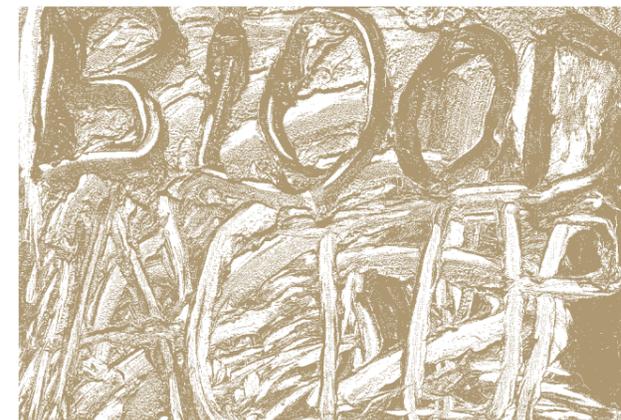
Boris Kurdi

EXPOSITION ■ 25.09. – 19.12.2021

DEAD SOULS WHISPER (1986-1993)

Derek Jarman

■ Une série de projections, de concerts et de rencontres accompagne l'exposition.



CENTRE D'ART CONTEMPORAIN D'IVRY — LE CRÉDAC
La Manufacture des Cèllets 1, place Pierre Gosnat 94200 Ivry-sur-Seine France
+33 (0)1 49 60 25 06 www.credac.fr

Production: Centre d'art contemporain of Ivry — le Crédac

En collaboration avec: le Keith Collins Will Trust, Amanda Wilkinson Gallery (Londres), Basilisk Communications (Londres), LUMA Foundation (Zurich), et Pleased to meet you (Paris), avec le soutien de La Fab (Paris)

Coproduction: Festival d'Automne à Paris

AMANDA WILKINSON

BASILISK COMMUNICATIONS



LUMA FOUNDATION

LE CRÉDAC

RAYANE MCIRDI

"LE CROISSANT DE FEU"
à Fatima Mahli
30.9 – 4.12.2021

ANNE BOURSE

"GENS QUI S'ÉLOIGNENT"
27.1 – 19.3.2022

ÉCOLE MUNICIPALE DES BEAUX-ARTS / GALERIE EDOUARD-MANET GENNEVILLIERS

3 place Jean-Grandel
92230 Gennevilliers
tél. 01 40 85 67 40
embamanet@ville-gennevilliers.fr
www.ville-gennevilliers.fr

La galerie est ouverte du lundi au samedi de 14:00 à 18:30 et sur rendez-vous. Entrée libre sur présentation du pass sanitaire.

d.c.a. TRAM

La Maréchalerie
centre d'art contemporain
ÉNSA Versailles

Soleil noir

Laurent Mareschal

EXPOSITION
Du 21.01 au 03.04.22

VERNISSAGE
20.01 de 18h à 21h

CONTACTS
T. +33(0)1 39 07 40 27
lamarechalerie@versailles.archi.fr

La Maréchalerie -
centre d'art contemporain
ÉNSA Versailles
5 avenue de Sceaux
F 78 000 Versailles

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE
D'ÎLE-DE-FRANCE

Le moindre souffle

Sandra Rocha

Exposition
Jusqu'au 19 décembre
> Rencontre publique le 27 novembre

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE
D'ÎLE-DE-FRANCE
77340 Pontault-Combault
01 70 05 49 80 / www.cpfif.net

